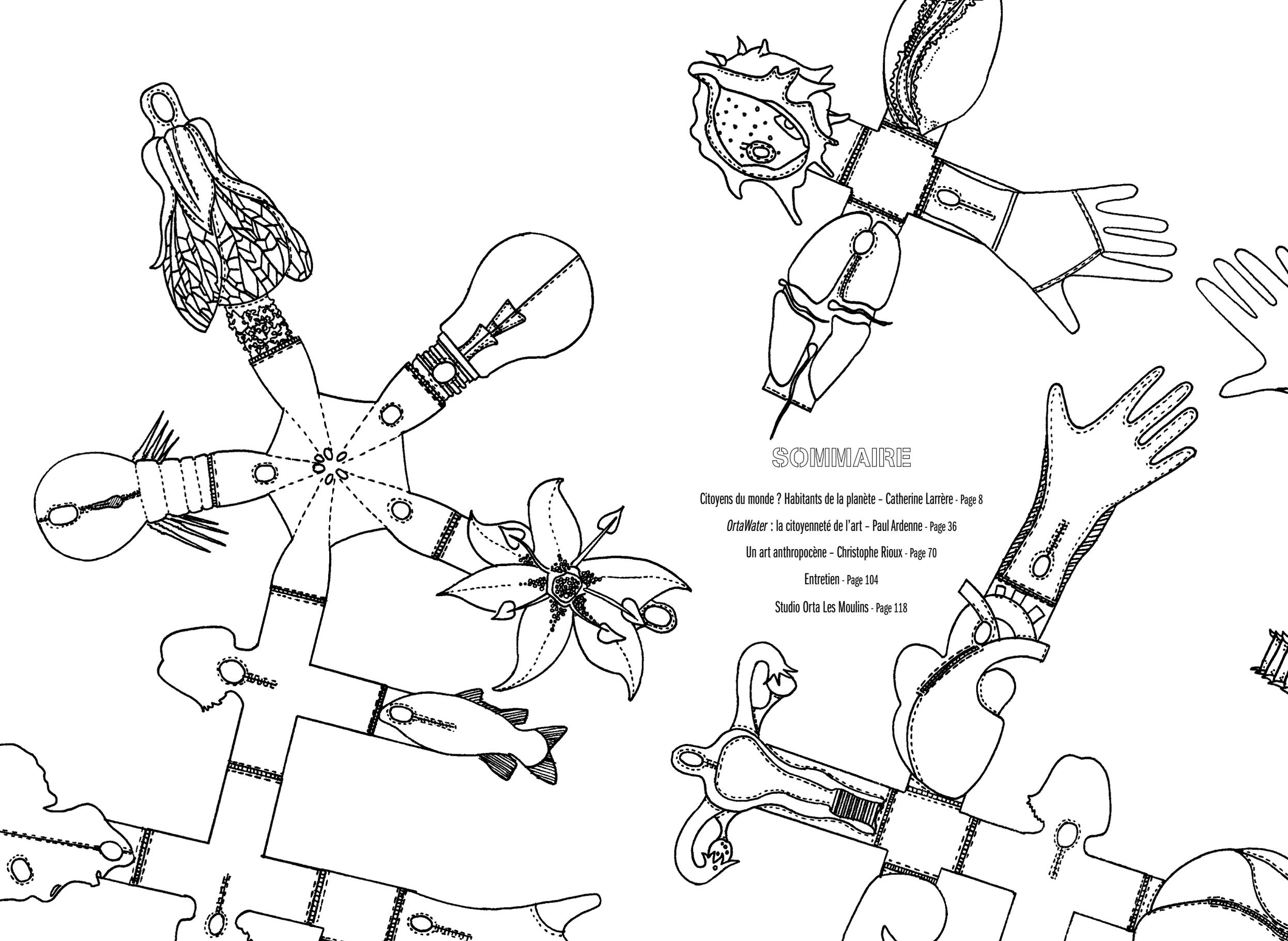


Lucy + Jorge Orta
Food / Water / Life



Lucy + Jorge Orta

Food / Water / Life



SOMMAIRE

Citoyens du monde ? Habitants de la planète - Catherine Larrère - Page 8

OrtaWater : la citoyenneté de l'art - Paul Ardenne - Page 36

Un art anthropocène - Christophe Rioux - Page 70

Entretien - Page 104

Studio Orta Les Moulins - Page 118

**Citoyens du monde ?
Habitants de la planète**
CATHERINE LARRÈRE

Dans sa jeunesse, bien avant qu'il ne devienne un militant révolutionnaire et anarchiste, Kropotkine passa cinq années comme officier en Sibérie (1862-1866). C'était peu après la publication par Darwin de *De l'Origine des espèces*, et Kropotkine qui, en dehors de ses fonctions militaires, avait une curiosité de naturaliste, fit des observations. En disciple potentiel de Darwin, il chercha des exemples de compétition entre espèces, ou au sein d'une même espèce, dans la lutte de tous pour l'existence, mais n'en trouva guère. Ce qu'il constata, dans cette zone désolée, très peu peuplée, fréquemment balayée par des événements climatiques violents qui menaçaient les quelques populations qui arrivaient à survivre dans cet environnement hostile, ce sont plutôt les avantages de l'aide mutuelle et de la coopération. Si lutte il y a, c'est contre un environnement hostile, et dans cet affrontement constant à un milieu où leur vie est sans arrêt en question, les organismes, pour survivre, développent entre eux des conduites d'entraide ou de coopération, qui leur permettent de surmonter des obstacles qu'ils n'auraient pu vaincre seuls. Dans la sélection des plus aptes, ce sont ceux qui ont acquis des habitudes d'aide mutuelle qui l'emportent¹. Plus tard, en 1902, quand il publia *L'Entraide*, Kropotkine tira la leçon de ses observations: "Lorsque nous étudions les animaux – non dans les laboratoires et les musées seulement, mais dans la forêt et la prairie, dans les steppes et dans la montagne –, nous nous apercevons tout de suite que, bien qu'il y ait dans la nature une somme énorme de guerres entre les différentes espèces, et surtout entre les différentes classes d'animaux, il y a tout autant, ou peut-être même plus, de soutien mutuel, d'aide mutuelle et de défense mutuelle entre les animaux appartenant à la même espèce ou, au moins, à la même société. La sociabilité est aussi bien une loi de la nature que la lutte entre semblables²."

Il ne s'agit pas de nier la lutte pour l'existence, mais de refuser d'en faire, comme cela avait été le cas avec Julian Huxley, le principal disciple de Darwin, la loi universelle du vivant. La sociabilité n'est pas plus fréquente dans la nature que la compétition, elle ne l'est pas moins non plus. Ce qu'invalident les observations de Kropotkine, c'est l'idée,

largement répandue depuis Hobbes et reprise par certains disciples de Darwin ou par Freud et ceux qui s'en réclament, selon laquelle la condition naturelle des hommes étant celle de leur lutte universelle, ils ne peuvent établir des rapports sociaux de coopération et de solidarité qu'en s'arrachant à la nature, en eux comme hors d'eux-mêmes. Dans une telle perspective, le bien-être, la paix, l'amitié sont des conquêtes sur une nature dominée ou, au moins, mise à distance. Étudier la société, dans ses aspects positifs, c'est tourner le dos à la nature.

Rejeter cette façon de voir les choses, c'est se souvenir que la coopération, l'aide mutuelle, la vie en commun sont aussi naturelles – ni plus, ni moins, simplement autant – que la lutte et la compétition. On peut vivre heureux et ensemble, tout en établissant un rapport positif à la nature qui nous environne, en la prenant en considération, en la respectant. On peut donc, tout en cherchant à comprendre comment nous pouvons vivre ensemble le mieux possible, étudier nos rapports à la nature et comment ils font partie de notre monde vécu, de notre vie commune.

C'est ce regard que Lucy + Jorge Orta, artistes engagés, pour qui l'art n'est pas une fin en soi mais une nouvelle façon de voir les choses, nous invitent à jeter sur nous-mêmes et ce qui nous entoure, sur la nourriture, l'eau, la vie. Leurs œuvres et leurs installations au Parc de la Villette, du 21 mai au 21 septembre 2014, sont là pour nous inviter à voir autrement les problèmes qui affectent notre monde vécu, aussi bien dans notre vie quotidienne (manger, boire) que pour l'ensemble de la planète (changement climatique, perturbations des grands cycles bio-géo-chimiques).

Plus encore que la Sibérie, l'Antarctique est un environnement hostile pour toute forme de vie qui tente de s'y accrocher. Aucune population humaine ne s'y est jamais établie durablement. Mais est-ce parce que (comme en Sibérie) l'extrême rigueur climatique impose une situation d'entraide et de coopération ? C'est en Antarctique que s'est mise en place une des rares expériences de solidarité et d'entente pacifique internationales. Le traité sur l'Antarctique signé le 1^{er} décembre 1959

à Washington par douze pays signataires initiaux – auxquels se sont joints depuis d'autres États – régleme les relations entre les États signataires en ce qui a trait à l'Antarctique, c'est-à-dire les territoires – y compris les plateformes glaciaires – situés au sud du 60° parallèle sud (mais cela n'inclut pas les zones de haute mer). L'objectif principal du traité est de s'assurer, dans l'intérêt de toute l'humanité, que l'Antarctique continuera à être employé exclusivement à des fins pacifiques et ne deviendra ni le théâtre ni l'enjeu de différends internationaux. Seules les activités pacifiques sont autorisées en Antarctique, ce qui exclut l'usage des bases à des fins militaires, la réalisation d'essais nucléaires tout comme le dépôt de déchets radioactifs. Le traité établit un cadre d'échange d'informations, de personnel scientifique, d'observations et de données concernant les activités réalisées par les signataires sur le continent.

C'est en Antarctique qu'à la suite d'une collaboration internationale entre chercheurs scientifiques (des équipes américaines, russes, françaises notamment), on a pu effectuer des forages très profonds dans la glace qui se trouve là depuis des millions d'années, ce qui a permis d'en étudier la mémoire. L'idée a été d'analyser, en les datant, les bulles gazeuses piégées dans les "carottes" glaciaires prélevées, et de reconstituer à partir de là les courbes d'évolution de l'atmosphère sur de très longues périodes. On a ainsi mis en évidence la progression régulière de la teneur en CO₂ depuis le début de la révolution industrielle, ce qui a contribué à établir la réalité du changement climatique et son origine anthropique. Claude Lorius, l'un des scientifiques français qui a dirigé ces expéditions et ces travaux, se félicite de ces succès scientifiques qui sont le résultat d'une coopération internationale: la "solidarité entre polaires" (ces scientifiques de diverses nationalités qui partagent les rudes conditions des hivernages en Antarctique) permet plus facilement de se mettre d'accord, commente-t-il³.

C'est sur cette terre inhospitalière, mais où se rassemblent des scientifiques qui contribuent à nous faire connaître un changement climatique qui affecte l'ensemble de la planète et en montre l'unité, que

Lucy + Jorge Orta ont créé une installation éphémère, l'*Antarctic Village*, un campement de dômes-tentes. Ils y ont hissé le *Drapeau Antarctique*, kaléidoscope des différentes nations, symbole de l'unité internationale réalisée dans le traité, dans une grande identité commune qui cependant préserve les différences, loin de les nier. Les visiteurs de l'exposition pourront se faire délivrer le *Passeport Universel Antarctique*, qui leur confèrera symboliquement le statut de citoyen du monde.

L'idée de citoyenneté du monde, le cosmopolitisme, est une idée ancienne que l'on peut faire remonter à l'Antiquité grecque et latine. Souvent, de l'Empire romain à l'histoire moderne de l'Occident, elle a servi de prétexte et de déguisement à l'affirmation des ambitions hégémoniques de parties de l'humanité qui, pour des raisons religieuses ou politiques, se prétendaient universelles. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, quand les massacres perpétrés par les nazis se sont prolongés, après leur défaite, par des déplacements forcés de populations hors de leur pays, l'aspiration cosmopolitique a pris une signification nouvelle. Se revendiquer citoyen du monde quand on est apatride, c'est montrer que l'appartenance à l'humanité n'est pas l'horizon ultime de nos appartenances hiérarchiquement ordonnées (appartenances familiales, locales, régionales, nationales, transnationales... et ultimement humaines), elle en est la réalité première, celle avec laquelle nous naissons et que nous ne pouvons abandonner, celle qui demeure quand toutes les autres appartenances nous ont été enlevées. L'humanité n'est pas un universel qui nous transcende, c'est la réalité de nos formes de vie, et ce qui en fait, dans toute sa diversité, une histoire commune. Une histoire qui ne se résume pas à celle de l'espèce humaine, mais qui nous lie au vivant tout entier, dans une aventure commune. Comme le disait Aldo Leopold, forestier américain qui formula la première éthique de l'environnement, nous sommes "compagnons-voyageurs de l'Odyssée de l'évolution"⁴. Se faire délivrer le *Passeport Universel Antarctique*, ce n'est pas seulement se proclamer citoyen du monde, c'est aussi se reconnaître comme habitant de la planète Terre, dont les problèmes environnementaux, dont nous souffrons, ont fait apparaître les limites mais aussi l'unité.

Dès lors, se dire et se vouloir citoyen est un acte politique, l'affirmation d'une participation à une communauté de vie rassemblant humains et non-humains dans un même monde vécu. Dans la partie de leur exposition consacrée à l'eau, Lucy + Jorge Orta ont installé une unité de purification *OrtaWater*. De l'eau du canal de l'Ourcq pompée par une petite station de production y est acheminée vers une machine de potabilisation, pour être purifiée sur place. "Consommer de l'eau purifiée devient un exercice de citoyenneté concrète", expliquent les artistes. Faut-il donc faire preuve de vertu civique pour accepter de faire confiance dans nos capacités techniques à purifier une eau qui provient de lieux si pollués? Il s'agit plutôt, comme il est expliqué, de faire prendre conscience de tout ce qui affecte une eau si nécessaire à notre existence et devenue si rare et si difficile d'accès.

Rousseau, présentant l'homme sauvage, le voit "se rassasier sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, et voilà ses besoins satisfaits"⁵. Cette simplicité n'existe plus : l'état de nature, s'il a jamais existé, a disparu. L'eau que nous buvons est passée par toute une série de circuits : elle a été prélevée, transportée, transformée, épurée, embouteillée ou mise dans des tuyaux... Et encore, nous pouvons nous réjouir de boire une eau que l'on déclare potable. Nombreux sont les humains qui n'ont pas d'accès facile à l'eau, doivent aller la chercher loin (ce sont le plus souvent les femmes qui se chargent de ce travail ingrat) ou ne peuvent boire que des eaux polluées qui les rendent malades. L'eau n'existe pour nous qu'à travers un réseau technique et social, porteur d'inégalités et d'oppressions diverses. Mais que l'eau soit devenue de part en part sociale ne la fait pas pourtant cesser d'être naturelle dans le cycle qu'elle parcourt. Suivre ce cycle, c'est parcourir la surface de la Terre, c'est découvrir notre milieu de vie, auquel nous sommes liés et dont nous sommes dépendants. En dégradant l'eau, en la polluant, c'est nous-mêmes que nous appauvrissons.

Le rôle de Lucy + Jorge Orta est de nous rendre visible ce que la banalité du quotidien nous cache ou nous fait oublier. Quoi de plus

ordinaire, de plus quotidiennement répété que de manger? Pourtant, nous ne nous rassasions plus sous un chêne. Ce qui arrive dans notre assiette, comme l'eau qui sort du robinet, s'est trouvé pris, déplacé, transporté, transformé dans une multitude de circuits, a mobilisé de la production à la distribution, à la préparation des aliments et à leur consommation toutes sortes de travailleurs et de métiers. Manger est aussi une activité collective: la longue table dressée par Lucy + Jorge Orta le fait voir. Partager un repas, lorsque cela se passe bien, c'est faire se rencontrer, grâce à un rituel social et culturel, la satisfaction des besoins physiologiques et le plaisir social de l'échange et de la conversation. On mange bien lorsque l'on mange de bonnes choses avec des gens que l'on aime ou que l'on apprécie. Et la qualité comme la diversité de ce que l'on mange et sa provenance font partie de ce plaisir partagé. On a pu remarquer que c'est là où la nourriture reste une activité collective et garde une signification culturelle que la résistance aux aliments issus d'organismes génétiquement modifiés (OGM) est la plus forte. L'uniformisation de la production, la disparition des variétés locales, l'industrialisation et la manipulation croissantes de produits dont l'origine s'efface et l'anonymat de l'ingestion solitaire de produits auxquels on ne fait pas attention vont de pair. Protéger la diversité des espèces cultivées et être attentif à la variété des mœurs de table vont de pair. C'est ce que nous suggèrent Lucy + Jorge Orta en ajoutant à l'*Épicerie* et à la longue table relationnelle une troisième installation, celle de la *Grainothèque*, conservatoire des végétaux relégués pour des espèces plus rentables.

Faut-il en déduire qu'une nourriture vraiment conviviale grâce à laquelle nous enrichissons nos rapports sociaux tout en étant attentifs à la nature ne peut être que végétarienne? J'invite ceux qui viendront à l'exposition à scruter attentivement l'*Épicerie* pour voir si l'on y trouve, sinon de la viande, du moins des produits d'origine animale. Ce qui fait la force de la démarche de Lucy + Jorge Orta, c'est qu'ils ne s'adressent pas à des spectateurs passifs. Il ne s'agit pas d'enfermer les visiteurs dans la contemplation esthétique, ni d'en faire les récepteurs

d'un message élaboré indépendamment d'eux. Ils nous font voir, nous donnent à réfléchir pour nous inviter à prendre parti et à agir.

Certains de ces visiteurs reprocheront peut-être à Lucy + Jorge Orta de n'avoir présenté les éléments naturels (l'eau, les végétaux...) que comme des ressources. Des ressources rares, menacées ou fragilisées et qu'il faut respecter et protéger, mais des ressources. Cela représente une vision instrumentale de la nature, comme autant de moyens à notre service, un anthropocentrisme que dénoncent ceux qui défendent la valeur intrinsèque de la nature, celle qui reconnaît dans la nature et dans les éléments qui la composent quelque chose qui existe pour soi-même, indépendamment de nous. Sans doute la nature n'est-elle pas présente pour elle-même dans l'exposition. Mais si la perspective de Lucy + Jorge Orta est indéniablement anthropocentrique, c'est en mettant l'accent sur la dimension collective de la vie humaine. On ne peut vivre bien qu'en accentuant la solidarité, l'entraide, la coopération: toutes conduites qui, selon Kropotkine, ne sont pas propres à l'homme mais que l'on trouve aussi dans la nature, entre les vivants. Dès lors, l'opposition principale n'est pas celle de l'homme et de la nature, telle que l'on ne pourrait reconnaître la valeur propre de la nature qu'en l'appréhendant indépendamment de l'homme. L'opposition est plutôt entre les conduites de compétition et de concurrence, qui font s'affronter des individus et où l'on ne peut être que l'ennemi ou l'instrument d'un autre individu, et les relations collectives d'entraide ou de solidarité. L'instrumentalisation qui détruit la nature, c'est l'instrumentalisation des techniques réductionnistes et mécaniques et d'une économie pour laquelle tous les biens sont substituables. Là où se développent des formes humaines de convivialité, elles ne favorisent pas seulement l'épanouissement des humains, elles profitent aussi aux non-humains, aux entités naturelles avec lesquelles elles se trouvent en relation. La meilleure façon de s'opposer à la réduction instrumentale de la nature n'est peut-être pas d'en proclamer la valeur intrinsèque, mais de partir à la recherche du commun, d'un commun qui puisse inclure des "ressources". Comme l'ont montré les travaux d'Elinor Ostrom⁶, c'est là où

les hommes prennent en main leurs rapports collectifs qu'ils peuvent utiliser les ressources naturelles dont ils ont besoin sans les détruire, en les traitant comme des choses qui n'appartiennent à personne et dont l'usage est commun à tous. C'est bien comme cela que nous pouvons envisager aussi bien l'eau, les produits alimentaires de base, que l'Antarctique.

NOTES

1- Voir l'article de Stephen Jay Gould, "Kropotkin was no Crackpot", *Natural History* 106, juin 1997, p. 12-21.

2- Pierre Kropotkine, *L'Entraide, un facteur de l'évolution* (publié en anglais en 1902, en français en 1906), éditions Aden, Bruxelles, 2009, p. 27.

3- Claude Lorius, Laurent Carpentier, *Voyage dans l'Anthropocène*, Actes Sud, Arles, 2010.

4- Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*, "À propos d'un monument aux pigeons", 1949 (traduction française, Aubier, 1995, p. 145).

5- Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, première partie, Œuvres complètes, t. III, Œuvres politiques, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1966, p. 135.

6- Elinor Ostrom, *Governing the Commons: The Evolution of Institutions for Collective Action*, Cambridge University Press, Cambridge, 1990.

Lucy + Jorge Orta Food / Water / Life

Lucy + Jorge Orta s'interrogent sur la façon dont l'art peut générer et nourrir un dialogue constructif autour d'enjeux écologiques et humains en regard des problèmes croissants du monde.

Conjuguant actualité et métaphores, leurs créations – installations, sculptures, dessins, photographies – sont pour eux des "déclencheurs", des invites à une prise de conscience collective et à modifier pour aujourd'hui et demain notre approche de questions vitales.

Des défis que Lucy + Jorge Orta proposent et mettent en scène dans l'exposition "FOOD / WATER / LIFE".

FOOD, par des sculptures, des installations, des dessins, évoque notre gestion des aliments : espèces en voie de disparition, production et consommation, et avec le rituel du repas le partage et la convivialité.

Pour WATER, les artistes interprètent les défis sociaux et environnementaux concernant cette ressource naturelle et vitale, l'inégale accessibilité à l'eau et sa raréfaction.

LIFE rappelle l'Antarctique, une utopie pour les artistes : ce continent, dont le climat extrême impose l'entraide, permet la collaboration de chercheurs pour le bien et la paix de la planète. En écho à cette "terre promise", autour de l'*Antarctic Village – No Borders*, les œuvres font référence à la précarité de l'habitat, aux migrations et à la citoyenneté.

Lucy Orta, originaire du Royaume-Uni, et Jorge Orta, d'Argentine, vivent à Paris et collaborent sous le nom de Lucy + Jorge Orta depuis 1992. Ils ont reçu le Green Leaf Award des Nations unies pour leur excellence artistique et leur message environnemental. En 2011, ils fondent l'association Les Moulins pour soutenir les résidences d'artistes et la création in situ.

ACTES SUD

ISBN : 978-2-330-03197-8

22 € TTC FRANCE

Dépôt légal : mai 2014

www.actes-sud.fr



9 782330 031978

